



LA CAVERNE DU DIABLE !

Par LE CHAT.

(Suite)

III.

C'était le 5 Août 1689. Il faisait une nuit sombre et ténébreuse ; le ciel était gros de nuages, et de fois à autre un éclair déchirait la nue en serpentant. Les roulements du tonnerre, imposants, solennels, effrayants comme tout bruit pendant les heures noires de la nuit, résonnaient dans le lointain et semblaient se rapprocher peu à peu. Le St. Laurent était tranquille et silencieux ; nul flot, nulle vague ne venait mourir au rivage ; l'écho était sonore et répétait longtemps, longtemps la voix du tonnerre qui s'éteignait sourdement et comme à regret sur les flots.

Et cependant, telle avait été la fatigue des bons habitants, telle était leur bravoure, que tous étaient ensevelis dans un sommeil paisible et profond. Seul, dans son village, Arthur ne dormait point ; il rêvait d'avenir, il rêvait au bonheur du lendemain, jour où il presserait sur son cœur d'époux, une épouse jeune, belle, vertueuse, adorée. Cependant, tout en caressant mille et un rêve de bonheur, un funeste pressentiment troublait son âme ; de sombres visions qu'il chassait de son esprit comme de vains fantômes de la nuit, mais qui revenaient toujours plus forts et plus lugubres, l'obsédaient. Il voyait sa jeune épouse arrachée à son amour ; il la voyait, pâle, défaillante, enlevée par l'indien farouche ; il entendait sa voix mourante répéter encore : Arthur, Arthur, sainte Vierge veille sur lui ! Il se levait, saisissait son fusil, son épée, comme pour voler au secours de sa fiancée, puis se rappelant qu'il rêvait, il venait reprendre sa place à la fenêtre. Longtemps ces rêves de bonheur et ces lugubres visions agitaient tour à tour son cœur, lorsqu'enfin, lassé de fatigue, il s'endormit de ce demi-sommeil dans



Alfred et Arthur.

lequel le corps repose un peu, mais l'imagination, trop vivement impressionnée, continue son travail.

— Mon Dieu, mon Dieu, murmurait-il, veillez sur ma Flore !...

Le ciel était devenu de plus en plus menaçant ; le vent s'était élevé, de gros nuages s'étaient amoncelés au firmament, l'éclair suivait l'éclair, et le roulement de la foudre se mêlant aux gémissements des flots du St. Laurent, formaient un concert horrible à enten-

dre. La nuit s'annonçait donc terrible, sinistre comme la mort qui, elle-même, dans l'ombre, aiguillait sa faux.

En effet, au sein de cette nuit obscure et orageuse, les Iroquois, ces féroces ennemis des Visages Pâles, s'avançaient silencieusement dans les ténèbres, et se divisaient par petites bandes sur un espace de trois lieues, se préparaient à tomber sur le village Lachine, dont les habitants dormaient alors d'un sommeil

profond et éternel pour plusieurs d'entre eux.

Soudain, à un signal donné, un horrible cri de guerre, semblable à un hurlement de démons, couvrait la voix de la foudre et jetait l'effroi dans l'âme de ceux qui s'éveillaient. Les Iroquois, au nombre de quatorze cents, tombaient alors sur le village Lachine, enfonçaient les demeures, et le casse-tête à la main, le cri de mort sur les lèvres, ils tuaient et massacraient sans pitié, hommes, femmes et enfants. Ce fut une horrible boucherie, une nuit de sang et de carnage, impossible à décrire.

Au premier cri de guerre poussé par l'Iroquois, Arthur s'éveilla en sursaut. Il prêta l'oreille, et la connaissance profonde qu'il avait des Indiens, lui fit immédiatement deviner l'étendue du péril et l'infâme complot des sauvages. En un instant, il avait saisi son fusil, attaché son épée à son flanc, passé les pistolets à sa ceinture, puis rapide, comme un trait, il était monté à la chambre de son ami Alfred, qu'il trouva lui-même armé de son fusil et de deux haches d'un acier étincelant.

— Il faut mourir ou vaincre, Alfred.

— Nous mourrons ou nous vaincrons, Arthur.

— Vierge Marie, veille sur nous !

— Et sur nos fiancées !

Puis les deux amis se précipitèrent au bas de l'escalier ; ils allaient s'élaner en dehors de leur demeure, pour voler au secours de la belle Flore, quand tout à coup, la porte croula sous de violents coups de hache.

Arthur et Alfred se placèrent chacun à l'entrée, un peu en côté de la porte.

Quatre iroquois, l'œil rouge de sang et la bouche pleine de menaces, franchissaient déjà le seuil, quand, au cri de "mort aux peaux rouges," poussé par le satirique et brave Alfred, le crâne des deux premiers indiens volait à la face des deux autres qui, eux-mêmes, recevaient au même instant deux coups de hache formidables qui les tuèrent sur le champ.

— Bravo ! fit Alfred, en jetant un